

René Guy Cadou et les secrets de l'écriture par Alain Germain

« *Qu'est-ce que j'écris ? que signifient ces mots maladroits que je dresse comme un rempart contre la nuit ?* », s'interroge René Guy Cadou dans l'épilogue de *Mon enfance est à tout le monde* (174). Cet ouvrage autobiographique de 1947 et qui raconte son enfance, révèle aussi la genèse de beaucoup de ses poèmes et, mieux encore, livre certains des secrets de son écriture. Dans sa 5^{ème} partie, par exemple, René adolescent regarde passer sur la Loire « *un chaland attardé* » (160) qui « *vers 7 heures du soir tire sa peine à grands coups de barre vers l'amont* » et chante « *toujours la même chanson : Quand refleuriront les lilas blancs* ». Il n'a pas trente ans — comme Cadou, le narrateur, et chante « *tout en martelant le fer de la grille* ». « *Toi ne me comprends-tu pas ?* », semble-t-il dire au poète qui lui répond alors : « *Oh ! je comprends bien des choses maintenant, et il n'est pas besoin de ton rappel à l'ordre sur les grilles du passé* », pour ajouter plus loin : « *je heurte du front des grilles dont il ne m'est point donné encore de pénétrer le sens obscur, mais ce sont bien celles qui se dressent entre nous deux, triste chanteur* ».

Relisons maintenant dans *Le Diable et son train* (299), un recueil précisément de 1947 lui aussi, les derniers vers de *La nuit surtout* (299) :

*(Et) je m'attache à cette Etoile qui scintille
Comme un silex en pointe dans le flanc
Ivrogne de la vie qui conjugue au présent
Le liseron du jour et le fer de la grille.*

Que d'interrogations dans ce poème après la crainte exprimée dès les premiers vers :

*La nuit ! La nuit surtout je ne rêve pas je vois
J'entends je marche au bord du trou
J'entends gronder
Ce sont les pierres qui se détachent des années
La nuit nul ne prend garde
C'est tout un pan de l'avenir qui se lézarde
Et rien ne vivra plus en moi
Comme un moulin qui tourne à vide
L'éternité*

Et plus loin ce constat désabusé : « *plus d'envie, plus d'orgueil toujours la même heure imbécile à la montre* ». D'autant plus que trois poèmes plus loin, Cadou proclame :

*Ah ! je ne suis pas métaphysique, moi,
Je n'ai pas l'habitude de plonger les doigts
Dans les boccoux de l'éternité mauve et sale* (300)

Et pourtant et pourtant ! Hélène Cadou, en 1995, à l'occasion d'une réédition de *Mon enfance est à tout le monde* m'offrait un exemplaire de — je la cite — « *Ce livre au-delà du Temps* ». Nous avons alors ensemble, à cette occasion, reparlé de ce court poème de 1938 et qui commence ainsi :

*Je m'évade
Sous les coquilles rompues du soir
Avec mon sac d'étoiles dans ma poche
Ma fronde à tuer les heures* (21)

C'est l'un des premiers de Cadou et qu'Helene avait lu bien avant de le rencontrer. Cette « *fronde à tuer les heures* », à tuer le temps, n'avait-elle pas déjà « *rompu les coquilles du soir* » ? C'est elle qui avait fait dire à Helene : « *Par le pouvoir de la poésie qui est naissance et non connaissance, René se délivre du temps* ». Mais alors, dix ans plus tard, avec les deux longs poèmes évoqués précédemment, pourquoi Cadou conduisait-il les lecteurs de son œuvre poétique sur une fausse piste ? C'est ainsi que beaucoup n'ont cru voir en lui qu'un poète, certes bien installé dans son époque, dans sa région même, mais un simple poète de la nature, un poète quasi écologique avant l'heure qui se plait à puiser dans l'univers végétal pour construire son réseau métaphorique. Il n'y aurait peut-être rien à redire à cela mais ce jugement est assurément tellement réducteur !

Le présent provisoire ou le temps traversé

Dans le poème *La Poésie* (308) Cadou s'adresse à Dieu, mais il n'est pas interdit de penser que ses amis pouvaient recevoir le même message puisque, dans ses poèmes, l'épaule évoquée est souvent le signe de l'amitié.

*Laissez-moi regarder par-dessus votre épaule
La route qui poudroie et l'herbe qui verdoie.*

S'agissant de l'herbe et du sable de l'enfance, au-delà de l'épaule amie qui sauve de l'eau du « *moulin* » de Dieu, de l'eau du temps qui passe nous sommes passés à un second degré d'interprétation. Par-delà les amitiés de ses vingt ans, c'est le climat de son enfance et celui du conte ressenti à travers elles qui lui permettent par moments de remonter aussi loin le cours du temps et de « *plonger doucement (ses) mains dans la lumière* ». Il reste à se demander ce qui arrive lorsque le regard par-dessus l'épaule n'est pas possible et les souvenirs inaccessibles. Il ne peut alors donner que « *le spectacle d'une âme aveugle qui murmure/le long du mur en pierre de l'éternité* ». Cadou parle ailleurs de blessure et le passé perdu devient l'antichambre de la mort. Sans amitié, le poète a « *des trous noirs dans les ailes* » (125) et son enfance, quant à elle, a laissé des plaies profondes : « *un jour il faudra te dire la blessure de la première aube/au cœur sonore de mon enfance* » (22), écrit-il, pourtant encore à ses débuts. Et Cadou s'inquiète : « *tu crois que je me souviendrai ?* » demandait-il à un interlocuteur inconnu. Quel « *rebouteux* » (18) peut ainsi lui remettre « *un cœur boiteux depuis l'enfance* » ? « *Le premier venu* » (28), sans nul doute, qui dispose « *autour de (son) front le pansement frais de (ses) mains* ». Mais bien souvent la conscience de l'irréversible inspire au poète des images sombres et ses « *chevaux-vingt ans* » (67) « *ont sauté la barrière* », abandonnant « *des éclats de (sa) chair* » qui « *pourrissent sur les grilles* ». On ne peut plus parler de simples blessures mais de mutilation, de condamnation même, puisqu' « *on ne trouvera plus que cendres dans son lit* », « *alors qu'un sang amer (l') aura consumé* ». Comment, dans ces conditions, ne pas appeler au secours quand le passé perdu cause autant de dommages :

*C'est un homme qui parle
Entre les autres hommes
Et cache dans sa voix
Une âme mutilée
Ah, rendez-lui ses mains* (101)

A qui donc s'adresse ainsi Cadou ? La réponse est donnée déjà dès la première strophe : « *Feutre des souvenirs* », « *me rendez-vous mes mains ? Sans amis, sans amour, les mains s'absentent* ». Avec elles s'envolent les souvenirs et le poète n'est plus qu' « *un forçat mutilé* » (101). Toutefois, tant que les plaies demeurent ouvertes, l'espoir d'un rappel du passé est toujours possible. La souffrance serait donc salutaire, bienvenue pour franchir la barrière du temps et c'est pourquoi les larmes qui jalonnent son chemin de croix sont, elles aussi, bénies. Voilà qui devrait éviter des erreurs d'interprétation, éclairer certains paradoxes. Cadou parlera donc du « *froment des larmes* » (117) pour « *raison de santé*

». « *Hier demain et à présent* » sont alors réunis dans une opération « *à cœur ouvert* ». Aussi, dira-t-il dans le poème suivant :

*Que soient benis mes lendemains
Puisque j'ai pu sauver mes larmes* (118)

Mais, trop souvent déçu d'un résultat médiocre, il répète : « *Jamais je n'aurais dû revenir en arrière* » (124) quand le passé est là, dans « *la fumée épaisse du chagrin* ». Alors seul le paysage de sa Brière natale peut offrir « *ses plaies chantantes* » en l'aidant à sortir du temps puisque ses « *nuits (lui) ont tenu lieu de tremplin et d'escale* ». Pour Cadou, « *l'aventure de nuit* » est donc incontournable, tout comme la douleur. « *L'aventure n'attend pas le destin* » (203) est une véritable profession de foi que se dicte Cadou à lui-même et le premier poème du recueil est à lui-seul tout un programme. Ainsi aventure et destin ne seraient pas liés et le poète, selon Cadou, ne demeurerait pas totalement livré à sa destinée, impuissant face à l'inéluctable hémorragie du temps. Il ne subit pas plus le présent qu'il n'accepte la disparition du passé. Son présent à lui s'appelle l'enfance ; il s'écrit l'amitié et devient « *tout amour* » (348). Le présent c'est l'aventure, « *se savoir parmi les hommes/en un présent aventureux* » (202). L'instant présent doit sans cesse troubler l'ordre du temps, et encore plus l'ordre des temps d'un indicatif de plus en plus soumis à sa volonté. Le temps traverse devient alors le temps suspendu.

L'ombre du temps et la lumière de l'éternité

Si, par tradition et pour Cadou, la lumière est d'essence divine et si l'homme avance dans « *la nuit des temps* » mais cherche la lumière (172), les instants lumineux et privilégiés porteront alors l'empreinte de l'éternité. « *Malgré la nuit des temps le jour impérissable* » se lèvera parfois pour le poète pour le surprendre et le consoler du « *temps qui court* » (173).

17 juin 1943 : voilà bien un jour mémorable, un instant d'éternité.

*Ce fut par un matin semblable à tous les autres
Le soleil agitait ses brins de mimosa*

*Aussitôt que je vis tes yeux je te voulus
Soumise à mes deux mains tremblantes à mes lèvres*

*Tout le jour je vis bleu et ne pensai qu'à toi
Sans rien dire je pris rendez-vous dans le ciel
Avec toi pour des promenades éternelles.*

Hélène venait d'entrer dans sa vie.

« C'est peut-être que je suis lumière et feuilles », se demande le poète alors qu'il se penche sur (ses) lèvres. Liberté, lumière et feuilles construisent cette fois, à travers l'amour, un espace hors du temps. Fondue dans la nature, la femme gagne ainsi sa place pour l'éternité. C'est l'époque heureuse où « *l'air est plein de pailles fraîches* » (261) quand le jour se lève « *très haut dans ses prunelles* » (253). Ce qui fait dire à Cadou « *Le printemps est plus tôt cette année* ». Mieux encore, il invente pour Helene une « *cinquième saison* » (149), un nouvel espace temporel :

*Je partage avec toi la cinquième saison
La fleur la branche et l'aile au bord de la maison*

Les grands espaces bleus qui cernent ma jeunesse

Sur le mur le dernier reflet d'une caresse.

Pour Cadou, la traversée du temps se fracture et s'engouffrent alors dans ses failles des instants suspendus d'éphémère éternité. Cette vie rêvée et pourtant bien réelle aura bel et bien été celle de René et Hélène à Louisfert.

*Toutes les références de cet article sont tirées de *Poésie la vie entière*, éd. Seghers, 1978.

* Alain Germain auteur de la thèse René Guy Cadou et le temps.